

Texte A : Victor Hugo, *Les Orientales*, « Les Djinns », 1858.

Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche,
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule
Qui tonne et qui roule
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu! La voix sépulcrale
Des Djinns!... - Quel bruit ils font!
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond!
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe..
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! - Tenons fermée
Cette salle ou nous les narguons
Quel bruit dehors! Hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée,
Tremble, à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, o ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Texte B : Guillaume Apollinaire, *Calligrammes*, « La colombe poignardée et le jet d'eau », 1918.



Texte du calligramme :

La colombe poignardée et le jet d'eau

Douces figures poignardées Chères lèvres
fleuries

MIA MAREYE YETTE LORIE ANNIE et toi

MARIE où êtes-vous ô

jeunes filles

MAIS

près d'un

jet d'eau qui

pleure et qui prie

cette colombe s'extasie.

Tous les souvenirs de naguère

Ô mes amis partis en guerre

Jaillissent vers le firmament

Et vos regards en l'eau dormant

Meurent mélancoliquement

Où sont-ils Braque et Max Jacob

Derain aux yeux gris comme l'aube

Où sont Raynal Billy Dalize

Dont les noms se mélancolisent

Comme des pas dans une église

Où est Cremnitz qui s'engagea

Peut-être sont-ils morts déjà

De souvenirs mon âme est pleine

Le jet d'eau pleure sur ma peine

Ceux qui sont partis à la guerre au nord se battent maintenant

Le soir tombe Ô sanglante mer

Jardins où saigne abondamment le laurier rose fleur guerrière

*Marie Laurencin : peintre et compagne du poète ; elle
l'abandonna en 1912*

Braque : peintre, dessinateur et graveur français

Max Jacob : poète français

Derain : peintre, dessinateur et sculpteur français

*Raynal, Billy et Dalize : amis d'Apollinaire, avec lesquels il
fonda avant la guerre une revue.*

Texte C : Philippe Jacottet, A travers un verger, « Etourneaux » (1984).

Soudain, alors marchait distraitement, paisiblement, en amicale compagnie, dans la combe déserte (qui n'est peuplée que de roseaux et d'herbes), sous le haut ciel en train de s'argenter, cette légère rumeur de flèches très haut dans l'air vous fait dresser la tête, interdits. D'où venue ? Et non moins soudainement, l'on aperçoit à l'endroit du bruit comme un très rapide nuage, non, une chose trop prompte pour être un nuage, et qui à tout moment passe du noir au gris, du mat au brillant, change de forme, se désagrège, s'efface...

Plutôt qu'un nuage, des nuages – car il y en a presque tout de suite plusieurs, infatigables dans leur course bruissante – on dirait des fumées ; c'est à présent au –dessus des collines boisées tout un feu d'artifice de fumées qui tracent des boucles dans le ciel, les ouvrent, les ferment, les resserrent, les dénouent, les emmêlent, qui explosent en grandes ombelles de suie, se perdent au plus haut du ciel en traînées, en cendres ; ou au contraire descendent presque à ras des crêtes, plus bas même, et alors on pense à de grands filets à mailles serrées jetés par des pêcheurs sur les chênes rapidement retirés, vides et remontés.

Ou à des bannières sombres qu'on ne sait qui fait flotter, brandit, déploie, escamote – sombres sans êtres funèbres : trop frémissantes, trop vibrantes, trop claquantes pour cela.

Troupes vraiment électrisées par leur rassemblement, par leur seul nombre qui paraît à chaque minute moins dénombrable ; et maintenant le bruit des flèches s'intensifie – ou c'est comme le vent quand il souffle dans les roseaux secs avec violence, cela vient de très loin, vous traverse, vous

Communique sa fièvre sans qu'on ait presque le temps de rien comprendre...

L'étrange fête dure longtemps ; puis se produit une espèce d'accalmie.

QUESTION DE CORPUS

Dans quelle mesure la forme de chaque poème vous semble-t-elle servir son sens ?

TRAVAIL D'ECRITURE AU CHOIX

Commentaire :

Commentez le poème « La colombe poignardée et le jet d'eau ».

Dissertation :

La poésie est-elle vouée à l'expression des sentiments personnels ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur vos connaissances personnelles, les textes du corpus et les textes vus en cours.

Ecriture personnelle :

Un journal publie des propos ironiques envers la poésie lyrique qu'il juge mièvre et sans intérêt. Vous répondrez à cette accusation en prenant la défense de ce type de poésie. Votre texte sera adressé aux lecteurs du courrier de ce journal.